Sens et mémoire

Georgeta Cislaru

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/169>

DOI : 10.4000/itineraires.169

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 129-146

ISBN : 978-2-296-54673-8

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Georgeta Cislaru, « Sens et mémoire », *Itinéraires* [En ligne], 2011-2 | 2011, mis en ligne le 10 janvier 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/169> ; DOI : 10.4000/itineraires.169

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sens et mémoire

Abstract

This paper explores the memorial and emotional dynamics of meaning construction. While examining the functioning of proper names and emotional items in discourse, it points out the entanglement of meaning, memory and emotions. Thus, for instance, event-naming toponyms (*Tchernobyl*, *Rwanda*, etc.) carry along an emotional charge that constitutes part of their meaning. Describing the way discourse enhances the connection between meaning and emotions, as well as their memorial association, opens onto a multi-dimensional conception of meaning, leaning on individual and collective memory.

Keywords : meaning, memory, toponyms, emotion, discourse

Mots clés : sens, mémoire, toponyme, émotion, discours

« Le langage est le tissu de la mémoire. »
(Courtine 1994 : 10)

La mémoire et le sens se confondent-ils ? Le sens est souvent appréhendé comme une valeur partagée, dont la mémoire serait le garant de la transmission et/ou du partage. Je me pencherai dans cet article sur ce rôle de « relais sémantique » de la mémoire, en illustrant mon propos par des objets linguistiques ayant pour trait définitoire l'individualité, tels les noms propres (formes référant à des individus) ou le lexique des émotions (formes référant à des expériences généralement perçues comme individuelles). Il s'agira d'observer quelques-uns des fonctionnements discursifs de ces formes et de questionner par ce biais la rencontre entre mémoire discursive et mémoire cognitive, entre accumulation et récursivité, entre connaissance et compréhension. On s'intéressera plus particulièrement aux types de relations entre sens et mémoire. Ce sera également l'occasion de discuter du rapport entre individuel et collectif et de proposer des regards croisés sur la dimension cognitive du langage.

J'adopterai une démarche multi-niveaux, en tentant plusieurs allers-retours entre le micro et le macro-niveau. Les données utilisées ici sont pour la plupart issues de mes travaux antérieurs¹, tandis que la réflexion s'appuie sur une exploitation synthétique d'une littérature relativement interdisciplinaire abordant les mêmes questions (sens ou mémoire) et travaillant les mêmes objets (noms propres ou expression émotionnelle).

Les deux premières sections de l'article s'attachent à cerner les notions de mémoire et de sens, en précisant les grandes lignes qui concernent de près les deux objets abordés dans les sections suivantes : les noms propres et l'expression émotionnelle. Choisis pour leur trait définitoire (l'individualité), ces derniers s'avèrent liés par des phénomènes sémantico-mémoriels qui permettent de corroborer l'hypothèse de ce travail concernant la codétermination du sens et de la mémoire. La dernière section du texte se propose donc de questionner les mécanismes sémantico-discursifs qui articulent les émotions aux lieux et à leurs dénominations, pour en construire des objets dépositaires de mémoire, comme les noms d'événements.

La notion de mémoire

Une brève discussion de la notion de mémoire s'impose, celle-ci étant dotée d'une complexité relative aux dimensions temporelle et collective, et disposant de facettes diverses selon les points de vue adoptés. Traditionnellement, la mémoire constitue l'objet de la psycholinguistique ou de l'histoire. Dans le premier cas, on s'intéresse à elle en tant que capacité et processus cognitif propre à l'individu ; dans le second cas, on la rapporte à la continuité et à l'identité d'une communauté ou d'une nation. On voit là s'affronter – sans pour autant s'exclure – l'individuel et le collectif, le privé et le partagé.

L'approche psychologique s'attache à déterminer le fonctionnement de la mémoire. On distingue dans la littérature plusieurs types de mémoire, qui sont souvent présentés par couples : long terme vs court terme, implicite vs explicite, etc. :

- mémoire à long terme ;
- mémoire à court terme ;
- mémoire sémantique ;
- mémoire épisodique (Tulving 1972) ;
- mémoire implicite/affective ;
- mémoire explicite/déclarative (Cohen et Squire 1980) ;
- mémoire collective (Halbwachs 1950) ;
- mémoire sociale (Halbwachs 1925/1975).

Très tôt, les travaux sur la mémoire dans le cadre du courant associationniste du début du xx^e siècle (cf. Kekenbosch 1994 : 9-10) impliquent le

1. Pour l'ensemble des exemples cités, j'ai conservé l'orthographe d'origine.

langage, parce que les contenus à mémoriser sont présentés sous forme de textes, de phrases, de listes de mots (quand il ne s'agit pas de chiffres ou de mélanges des deux). La mémoire de courte durée intervient dans ce genre d'exercices comme elle intervient par exemple dans la lecture/audition et compréhension d'un texte, où la mémorisation ponctuelle d'unités réduites constitue un gage de progression.

Dans le cadre de la mémoire de longue durée, qui stocke des contenus sur une durée égale à la durée de vie, on distingue la mémoire sémantique. Celle-ci correspond aux « connaissances relatives au sens des items lexicaux, des objets, des événements et du monde en général » (Kekenbosch 1994 : 35).

La question du sens est régulièrement abordée dans les travaux portant sur la mémoire. Depuis un siècle, plusieurs études et observations des affections cérébrales notamment suggèrent que la mémoire est étroitement liée au sens : la mise en contexte des termes ou phénomènes à mémoriser, leur mise en série permettant de construire des phrases ou des scènes significatives contribuent à améliorer la mémorisation, ou même l'oubli (Louria, Low, cf. Rosenfield 1988/1994 : 94 *sq.*). D'une manière plus générale, il est postulé que le sens étaye la mémoire : une activité cérébrale de nature sémantique préalable à un événement² favorise la mémorisation de ce dernier (Otten *et al.* 2006).

Le type d'associations qui s'établissent est peu prévisible car, s'il existe des associations communément reconnues (chien-chat, couteau-coupe, etc.), l'individu peut établir des liens associatifs relatifs à son expérience personnelle et aux circonstances particulières (chat-mord) (cf. Kekenbosch 1994 : 74). On voit clairement ressortir ici le profil individuel du sujet, sa phénoménologie et son propre système sémantique.

Dans une optique socio-philosophique, Halbwachs (1925/1975) s'attache à montrer que la mémoire n'est pas restitution de contenus acquis individuellement mais reconstruction collective, se rapprochant en cela de la conception historique de la mémoire.

L'approche historique étudie le travail de la mémoire dans une perspective temporelle et dans l'optique de la construction et de la transmission, notamment autour d'événements marquants. Cependant, l'histoire et la philosophie critiquent l'abus de mémoire (cf. Ricoeur 2000 : 160) : en effet, si la mémoire est reconstruction, elle peut « pervertir » l'histoire pour peu que la reconstruction soit déplacée, amplifiée, etc.

L'individuel et le collectif se rencontrent et s'altèrent ou se renforcent mutuellement dans les diverses manifestations de la mémoire. On retiendra par ailleurs de ce survol la place accordée au langage et au circuit collectif dans le processus de mémorisation et remémoration, les deux éléments

2. Je reviens plus bas sur la notion d'événement.

présupposant à leur tour l'intervention du sens et du partage. Je m'attacherai dans ce qui suit à proposer une conception du sens qui permette la prise en compte de sa dimension mémorielle et de mieux comprendre comment le sens intervient au niveau des processus mémoriels³.

Tentative de définition du sens

Toute une série de théories du sens linguistique a fait appel à la notion de mémoire, plus ou moins directement. Les scripts (Schank et Abelson 1977), les modèles mentaux (Johnson-Laird 1983) s'appuient sur le processus d'apprentissage-stockage-réactivation caractéristique de la mémoire. Ainsi, l'interprétation sémantique nécessite-t-elle l'exploitation mémorielle de la signification des unités lexicales, des structures syntaxiques canoniques, des scénarii spécifiques à tel ou tel événement, situation, activité.

On peut proposer une définition multiaspectuelle du sens :

- D'un point de vue « essentialiste », le sens est l'interface qui assure l'identité interprétative d'une unité langagière ou d'une entité du monde⁴ – au sens large, le sens correspond à la compréhension des mots et des choses. Cette « essence » fait l'objet d'un apprentissage, en vue d'un stockage et d'une reconnaissance ultérieurs.
- D'un point de vue procédural et empirique, le sens est ce qui permet l'interprétation et la compréhension d'une production langagière (vocal, énoncé, texte), d'un objet du monde ou d'un événement. À ce niveau-là, c'est la réactivation mémorielle qui est primordiale.

Lorsqu'on essaie de définir le sens d'un point de vue linguistique, on se rend vite compte que la plupart des définitions sont unidimensionnelles, et tributaires de la nature des unités linguistiques visées. Il conviendrait de faire ici une distinction entre une définition opératoire et une définition compréhensive du sens. S'il est évident que l'analyse sémantique d'un lexème et d'un texte n'implique pas la même approche *a priori* (cf. Tamba 2005), il n'en reste pas moins qu'une vision « étanche » du sens linguistique est difficilement défendable, à moins de postuler l'autonomie absolue de chaque catégorie d'unités linguistiques. Le travail sur les noms propres m'a conduit dans un travail antérieur à proposer une conception-cadre, une sorte de définition holistique du sens : tridimensionnelle, elle articule les représentations, le savoir encyclopédique intersubjectivement partagé et la détermination contextuelle (Cislaru 2005 : 112). Les

3. Je me limiterai à une optique linguistique, les considérations neuropsychologiques étant en dehors de ma portée.

4. La notion d'identité interprétative implique directement le regard du sujet-locuteur (ou de la communauté linguistique, selon le point de vue). D'où aussi les guillemets pour « essentialiste » car il ne s'agit aucunement de l'essence des formes ou des objets, mais de valeurs, traits ou caractéristiques qu'on leur attache suite à un travail collectif.

connaissances sur le monde étant socialement acquises, le discours joue un rôle primordial dans la détermination du sens : le savoir linguistique fait partie du savoir culturel partagé par la communauté via les discours sur le monde et sur l'expérience du monde. Le contexte est quant à lui une source d'indices à la fois linguistiques et socioculturels : il invite à mettre à l'œuvre les connaissances encyclopédiques tout en leur fournissant un cadre formel et un environnement favorable à leur diffusion, ajustement, enrichissement. Le sens peut ainsi être appréhendé dans une dynamique synchronique et diachronique, comprenant le contenu stéréotypique partagé et le cheminement des savoirs sur le monde mués en connaissances partagées. Cependant, même si on adopte une perspective dynamique constructiviste du sens, il convient de préciser que celui-ci n'émerge pas *ex nihilo* et n'est pas coupé du processus de mémorisation (cf. Schmidt 2007). La mémoire collective d'une communauté est pour beaucoup dans la configuration sémantique : c'est à la fois un lieu de transmission et un garant d'intercompréhension. La mémoire assure donc le partage et la transmission du sens.

Le nom propre : sens et mémoire

Se croisant déjà à de multiples reprises dans le champ du langage, le sens et la mémoire sont questionnés de front dans le cas des noms propres. Le nom propre constitue probablement l'objet linguistique qui a le plus régulièrement conduit à soulever la question du sens et de la description sémantique. L'éternelle querelle entre les tenants de la théorie du nom propre vide de sens (Mill, Kripke) et les tenants de la théorie du nom propre signifiant (Russell, Frege, Strawson), voire omnisignifiant⁵ rend la question du sens épineuse. L'objet de cet article n'étant pas la théorie du nom propre, je ne développerai pas cet aspect. On notera juste que, dans le paysage linguistique actuel, la description sémantique du nom propre ne va pas de soi.

La question de la mémoire des noms propres est soulevée par le principe d'unicité du référent. D'une part, les noms ne sont pas portés (en théorie) par beaucoup d'individus (*il y a un seul Paul Gascoigne*), ce qui devrait faciliter la mémorisation du lien qui unit le nom au référent. D'autre part, une entité est connue sous un seul nom (labels uniques) ou sous plusieurs (Valentine *et al.* 1996 : 110) ; dans ce dernier cas, la mémorisation de l'ensemble des noms est préconisée. Là encore, on voit intervenir l'individuel et le collectif ; le caractère individuel des référents des noms propres serait un frein au développement sémantique et à la mémoire.

En prenant pour champ d'observation deux sous-catégories de noms propres, les anthroponymes et les toponymes, je montrerai comment le sens et la mémoire s'articulent dans le contenu de ces formes.

5. Je renvoie au chap. II de Cislaru (2005) pour une présentation détaillée de ces théories.

Anthroponymes

Qui n'a jamais eu du mal à se rappeler le nom d'une personne ? Ce sont des phénomènes qui arrivent régulièrement, l'impression est d'avoir le nom au bout de la langue sans pouvoir l'actualiser. La mémorisation et remémoration des noms de personnes est largement traitée par la psycholinguistique et la neurolinguistique qui, moyennant des expériences diverses⁶, cherchent à identifier les mécanismes mémoriels spécifiques aux noms propres.

Les résultats des expériences semblent converger sur un point précis : les noms de personnes sont plus difficiles à remémorer que les informations sémantiques concernant leurs référents⁷ (Brédart *et al.* 2005, Valentine *et al.* 1996, Warrington et McCarthy 1987). Par exemple, les locuteurs aphasiques peuvent se remémorer des informations concernant la profession des individus (il s'agit parfois de leurs amis ou parents) sans se remémorer leur nom, l'inverse étant impossible (Valentine *et al.* 1996 : 33-39). Cependant, cette affirmation n'est pas valide dans tous les cas de figure. Ainsi, les locuteurs nomment plus facilement qu'ils ne catégorisent les personnes de leur entourage proche (Brédart *et al.* 2005). Le degré de familiarité et la fréquence d'exposition au nom propre semblent jouer un rôle central dans les pratiques mémorielles des locuteurs. La connaissance (qui peut être rapprochée du sens) et la répétition se dégagent comme deux principes mémoriels, même s'ils ne fonctionnent pas dans le même cadre, la différence entre les stimuli familiers et les célébrités résidant dans la fréquence d'exposition aux noms davantage que dans le principe de familiarité en soi (*Ibidem*).

Il convient dès lors de distinguer les anthroponymes historiques (cf. Jonasson 1994 : 87, Cislaru 2005 : 113-115) des noms « familiers », les premiers se prêtant davantage à une approche sémantique. Les anthroponymes historiques se caractérisent par plusieurs traits. Premièrement, les locuteurs ont en général accès à leurs référents à travers la notoriété de leurs œuvres, l'originalité de leur sort, etc., qui leur confère un *rôle social* (Jonasson 1994 : 87). Deuxièmement, l'acquisition de ces noms se fait généralement par description en l'absence du référent, la description définie étant ainsi « donnée » avec la nomination, et faisant partie de la chaîne causale. Molino (1982 : 15) suggère que les noms acquis de cette

6. Il s'agit d'expériences et d'observations sur des personnes ou des groupes de personnes qui sont aussi bien en bonne santé que sujettes à des aphasies diverses. Au niveau de l'observation, on note par exemple les types de noms (propres ou communs) que les personnes aphasiques n'arrivent plus à se remémorer. Au niveau des expérimentations, on demande aux sujets sains ou aphasiques de reconnaître des photos, de se rappeler les noms des personnes présentées (généralement, en photo) en amont, etc.

7. La comparaison de la latence dénomminative a montré que, pour un degré égal de familiarité des visages, les réactions des locuteurs étaient plus rapides dans les cas où ils possédaient une quantité importante d'information concernant l'individu que dans les cas où peu d'information était disponible (Valentine *et al.* 1996 : 133).

manière peuvent développer un sens à partir de la description. Troisièmement, les noms propres historiques sont « culturellement saillants ». Parmi les autres informations et descriptions concernant le particulier, le dictionnaire doit comporter aussi, « et surtout, la propriété ou les faits qui sont à l'origine de sa saillance culturelle » (Jonasson 1994 : 139). La saillance culturelle des noms propres historiques a pour corollaire l'existence, dans la mémoire collective de la communauté linguistique, d'un référent « par défaut », référent qu'on lui trouve associé dans les encyclopédies et les dictionnaires de noms propres (Jonasson 1994 : 138). Le langage peut représenter le processus d'historicisation d'un nom propre, comme le montrent les exemples ci-dessous :

Voici donc Yves *devenu* Saint-Laurent.

On ne naît pas *George Sand*. (exemples empruntés à Jonasson 1994)

Laforge vient de découvrir *Laforge*.

Montand *était devenu* Montand.

Comment Sempé est-il devenu *Sempé*? (exemples empruntés à Gary-Prieur 1994)

D'un point de vue mémoriel, les noms propres historiques sont donc traités différemment des autres noms propres. Warrington et McCarthy (1987) rapportent un cas où la patiente préserve l'habileté de reconnaissance des noms propres de personnes célèbres, de pays ou de villes, tout en étant incapable de reconnaître de simples surnoms et noms « familiers ».

Toponymes

Il est intéressant de voir que les toponymes (noms de pays ou de villes) tendent à fonctionner de la même manière que les anthroponymes historiques. L'inaccessibilité cognitive immédiate des lieux fait que les toponymes sont plus souvent appris de la même manière que les anthroponymes historiques : *via* des descriptions des référents qui peuvent ensuite contribuer à la mise en place d'un contenu sémantique du nom. Dans une perspective acquisitionniste, on peut distinguer les anthroponymes et les toponymes du point de vue des délais et périodes d'apprentissage : les noms de personnes s'apprendraient tout au long de la vie, alors que les noms de lieux s'apprendraient *a priori* en un laps de temps réduit, avec quelques rajouts ultérieurs. Cependant, depuis la démocratisation des voyages et la mondialisation des mass-médias et des sujets traités par ces derniers, on constate que les différences tendent à s'estomper, même si, proportionnellement, on est exposé à un nombre plus important de noms de personnes.

Les rapports entre sens et mémoire dans le cas des toponymes sont comparables sur certains points à ce qu'on a pu voir plus haut au sujet des anthroponymes historiques. Mais d'autres aspects interviennent, dus notamment à la dimension spatiale propre aux toponymes. Ainsi, à très long

terme, on peut rattacher les toponymes à une mémoire identitaire collective, dans le sens où beaucoup de catégories identitaires sont encore et toujours attachées à l'espace : identité nationale, identité urbaine ou rurale, identité des cités, ghettos, etc. On peut également mentionner le fonctionnement des noms de lieux comme repères identitaires en prenant pour exemple la renomination des villes ou des rues (cf. Akin 1999).

L'identité n'est cependant pas la seule possibilité de rencontre entre toponymes et mémoire. Ainsi, la mémoire à court terme contribue-t-elle à l'interprétation sémantico-référentielle des noms. Dans les deux exemples qui suivent, la lecture des prédicats vient compléter l'interprétation du nom. Si dans le second exemple les prédicats indiquent plutôt que chacune des occurrences de *la France* est à interpréter d'une manière spécifique, dans le premier exemple il s'agit de s'appuyer sur la mémoire à court terme pour faire le lien entre le verbe et l'objet et ainsi cumuler les informations sémantiques concernant le toponyme, qui articule ainsi un trait « État-institution » et un trait « espace ».

L'Ukraine ferme ses frontières.

La France n'a pas assez de bras. Et se lamente de ne pouvoir honorer ses commandes. [...] À force de courir après sa main-d'œuvre, la France prend un gros risque : celui de brider sa croissance. (Le Point, 21 juillet 2000)

Le stockage des collocations et des principes distributionnels des toponymes implique par la suite la mémoire à long terme voire la mémoire sémantique (apprentissage de spécificités sémantiques de noms polyréférentiels ou omnisignifiants) :

Npays vote → collectif, population

Npays décide → institution, État

Npays gagne/bat → équipe sportive nationale

Le discours est à appréhender dans ce cas comme véhicule de la mémoire, car il contribue à la construction et à la fixation du sens. La répétition, la récurrence des emplois devient une sorte d'outil de « recatégorisation » du type de mémoire. Par ailleurs, la mémoire à court terme peut activer immédiatement la mémoire à long terme : dans l'exemple ci-dessous, *une deuxième* rapporté à *Bosnie* convoque des savoirs encyclopédiques et historiques au sujet d'événements récents en Bosnie permettant d'interpréter les deux noms de pays. Ce fonctionnement renvoie à la notion de « mémoire des mots » proposée par Moirand (2003) et plus largement à la mémoire discursive (Moirand 2003 et 2007, Paveau 2006).

En outre, l'absence d'ouverture de la junte a beau préoccuper beaucoup de monde à l'étranger, y compris au sein de l'Asean, les généraux birmans continuent d'affirmer que le partage du pouvoir ferait de leur Union multiethnique, qu'ils ont rebaptisée *Myanmar*, *une deuxième Bosnie*. (Le Monde, 8 décembre 1998)

Associés régulièrement aux événements qu'ils localisent, les toponymes peuvent être utilisés pour désigner des événements et devenir de véritables « noms d'événements » (voir Lecolle 2009a et b, Cislaru 2005, Cislaru et Lecolle 2009, etc.) :

The wars are more brutal : Liberia, Sierra Leone, the Congo.
(*Times*, 24 juillet 2003)

Il y a comme un va-et-vient entre ces phénomènes de mémorisation et d'événementialisation. Dans un autre ordre d'idées, la répétition et la mémorisation produisent des noms d'événements qui acquièrent le statut de noms propres (*le 11 septembre, AZF*) (voir Calabrese 2009, Veniard 2007). L'émergence même des noms propres peut donc être attachée à la mémoire.

Le rôle des noms de lieux dans ce processus semble être directement lié au principe de localisation des souvenirs tel que défini par Halbwachs (1925/1975 : 114 *sq.*). La localisation d'un souvenir met en jeu l'activité intellectuelle accompagnant la reconnaissance du souvenir : il s'agit de retrouver le cadre spatio-temporel et social dans lequel un savoir a été acquis. Donner à un événement le nom du lieu dans lequel il s'est produit revient en quelque sorte à entériner la localisation du souvenir concernant cet événement : « Halbwachs suggère ainsi que l'expression des émotions se déploie dans un cadre spatial. Les souvenirs se passent dans des *lieux* symboliques, socialement marqués. » (Fleury 2007 : 83). Reste à traiter des cadres sociaux de cette localisation, qui implique selon Halbwachs une dimension affective ; j'y reviendrai dans ce qui suit.

On a pu voir que les noms propres (ou, du moins, les anthroponymes et les toponymes) constituent un terreau dans lequel sens et mémoire se nourrissent réciproquement. Avant de passer au deuxième champ d'observation, les émotions, il serait utile de dresser quelques passerelles entre noms propres et émotions. D'une part, on notera que les noms propres sont directement concernés par l'affectivité. Van Langendonck (2007 : 83) distingue ainsi l'affectivité inhérente et l'affectivité associative spécifiques aux noms propres. Les morphèmes diminutifs ou péjoratifs se rattachant aussi bien aux noms de personnes qu'aux noms de lieux⁸ sont des marqueurs d'affectivité. Mais les noms propres peuvent également intégrer de l'affectivité au fil des événements auxquels ils sont attachés et qu'ils peuvent ensuite

8. Moins en français que dans des langues comme le néerlandais, l'italien, le roumain ou le russe (cf. pour une analyse de ces morphèmes Van Langendonck 2007). Ainsi, par exemple, en russe, on a plusieurs versions affectives du même prénom : *Sofia* → *Sonia*, *Sonetchka*; *Ivan* → *Vanja*, *Vanjusha*, *Vanetchka*, etc., c'est également le cas en roumain, avec *Ana* → *Anișoara*, *An(i)ca*, *An(i)cuța*; en français, on dispose uniquement du redoublement de syllabes pour les diminutifs : *Jojo*, *Gégé*, etc.

désigner. D'autre part, il convient de prendre en compte les trajets sémantiques et les trajets affectifs dans la mémorisation des noms propres, cela dans la perspective de la rencontre entre individuel et collectif.

L'expression des émotions

Comme les noms propres, l'étude des émotions rencontre à son tour la dualité entre individuel et collectif. Du fait de leur ancrage dans un « siècle » humain, les émotions sont souvent appréhendées comme une manifestation privée et individuelle. Cependant, nous sommes tous capables de reconnaître à peu près le même nombre d'émotions et de nous accorder quant à leur valeur socio-communicative. Les émotions sont donc partagées, la question qui oppose actuellement les chercheurs étant celle de leur caractère biologique ou social. Certains travaux reconnaissent aux émotions une fonction instrumentale (besoin de communiquer ; cf. Oatley et Johnson-Laird 1998) et symbolique (institution d'un ordre social doté d'un sens ; cf. Halbwachs 1947). En ce sens, les émotions relèvent bien de la culture et non de la nature, de l'institution et non de l'instinct (Fleury 2007 : 80). C'est surtout cette deuxième conception qui implique un processus mémoriel, la dimension biologique assurant en principe l'activation automatique des émotions. Pour Halbwachs (1947), le domaine émotionnel est régi par une dualité, l'homme social surveillant l'homme passionné. Ainsi, la présence du groupe et de ses normes – ce qui implique une mémoire collective, toujours au sens de Halbwachs – représente une condition nécessaire à l'expression des émotions. Les rites, les habitus, sont dépositaires de principes d'expression émotionnelle. Ce processus mémoriel promeut l'émotion comme outil symbolique.

Le rapport entre émotions et mémoire est largement reconnu dans la littérature, allant jusqu'à imaginer une sorte de fusion entre les deux :

Christianson and Engelberg (1999) suggested that emotions *per se* may constitute a form of memory that is encoded and stored as memories of their own. Hence, emotional material has an extra memory trace, which results in a relative resistance to extinction. This is in accordance with theories from neuroscience, which consider emotional material to follow an extra and stronger mode of processing than non-emotional material [...]. (Delhi et Brennen 2009 : 1065)

Christianson et Engelberg (1999) ont suggéré que les émotions per se peuvent constituer une forme de mémoire codée et stockée en tant que souvenirs privés. De cette façon, le matériel émotionnel a une trace mémorielle spécifique, qui produit une certaine résistance à l'oubli. Ces observations vont dans le même sens que les théories neurologiques, selon lesquelles le matériel émotionnel bénéficie d'un mode de traitement spécifique plus fort que le matériel non émotionnel. [notre traduction]

Non seulement l'émotion peut faciliter ou inhiber la remémoration d'événements ou d'expériences (Burke *et al.* 1992), mais elle peut être mémoire

(en compensant, par exemple, une mémoire défaillante), comme dans le cas de la patiente amnésique qui ne veut plus serrer la main de l'expérimentateur après que celui-ci ait caché un jour dans sa paume un objet piquant (Tobias *et al.* 1992 : 69-70). L'émotion est un processus mémoriel en ce sens qu'elle conserve des informations dans le système, informations qui déterminent ensuite le traitement des stimuli divers et l'action.

Dans cette optique, afin de rendre plus explicite le rapport entre sens et mémoire, une conception socio-pragmatique du sens s'impose, comme celle développée par Dux (2006 : 23) : le sens assure la compréhension du monde et détermine, en fonction des connaissances que l'on a de ce monde, la manière d'agir ; l'émotion contribue pleinement à cette entreprise. De ce fait, les émotions semblent également dépendantes de la production de sens. Rimé (2005 : 315-316) rappelle, à la suite de Weick, que l'activité de production de sens émerge tout naturellement dans une situation marquée émotionnellement, lorsque les attentes sont interrompues : les émotions sont suscitées par les variations du milieu (tension-détente pour la joie, par exemple ; l'inverse pour la peur (Rimé 2005 : 68)). L'identification et l'interprétation des émotions peuvent ainsi constituer des préalables à la construction du sens. On se dote généralement de toute une série d'indices mimogestuels et linguistiques propres à tel ou tel type d'émotion : rictus, yeux et regard, posture physique, débit langagier, intonation, etc. Les collocations métaphoriques font intervenir la mémoire à court terme et la mémoire à long terme dans l'activation des indices d'interprétation émotionnelle (*rouge de colère, trembler de peur, la peur au ventre*).

À une échelle mémorielle plus large, l'institution d'un ordre social doté de sens conduit à des associations culturellement marquées entre des événements et des émotions⁹ : mariage-joie, bébé-joie, etc. Ainsi, des événements-types sont associés à des émotions-types qui sont dès lors facilement partageables. Il s'agit généralement d'émotions de base. Des expressions allocentrées (cf. Cislaru 2008 et 2010), présentes dans plusieurs langues pour la peur, la joie, la tristesse et la honte, rendent compte des savoirs partagés en matière d'expression émotionnelle (on pourrait parler de « joint meaning », en suivant Carassa et Colombetti 2009) :

Je suis content/triste pour toi
J'ai peur/m'inquiète pour toi
J'ai honte pour toi

Ces structures allocentrées montrent une empathie émotionnelle basée sur des jugements de type épistémique ou déontique. Le premier type est propre notamment à la joie, à la tristesse et, dans une moindre mesure, à la peur : je suis content pour toi parce que je sais qu'il t'arrive un événement

9. Ces associations anticipent sur la coloration émotionnelle des toponymes événementiels, dont il sera question plus bas.

positif, j’imagine donc que tu es content et je réagis en conséquence. Le deuxième type caractérise plus particulièrement la honte : tu as fait quelque chose de répréhensible, tu devrais avoir honte.

L’empathie émotionnelle est présente dans beaucoup de domaines de la vie courante (voir Rimé 2005, Cislaru 2010), mais trouve une manifestation très marquée dans des domaines comme le sport, par exemple :

Lens : *Monterrubio triste pour son ancien club*

Le néo-Merlu ne cache pas une certaine émotion, *au vu de la passe difficile traversée par les Artésiens, actuels 19es du classement.* (maxifoot.fr, 30 octobre 2009)

Il semble s’agir notamment des sports d’équipe, où la dimension collective est très présente. Les émotions sont socialement partagées et peuvent constituer un lieu de reconnaissance empathique collective.

Le partage social des émotions

Le partage social des émotions est une pratique socio-discursive régulière décrite par Rimé (2005). Ce partage s’appuie sur un postulat théorique très simple : toute expérience émotionnelle est destinée à être socialement partagée. Ce partage s’opère au fil des jours, des semaines, voire des mois, et implique que l’expérience émotionnelle soit exprimée, transmise, par le sujet expérimenteur dans un « langage socialement partagé » (Rimé 1989). Les multiples exemples fournis par l’auteur attestent de la force de son postulat théorique et illustrent particulièrement bien le phénomène de partage social des émotions et les agencements discursifs qui le sous-tendent : conversation, circulation de discours, reprise de segments linguistiques, d’intonations, de lexèmes, etc. Il convient de souligner que ce processus présuppose la mise en place d’un schéma énonciatif, où les rôles prototypiques sont assumés par le sujet expérimenteur de l’émotion et par son interlocuteur singulier ou pluriel. Rimé (2005) signale que dans plus de 90 % des cas, les locuteurs disent avoir partagé leurs émotions autour d’un événement, comme le tremblement de terre de Californie, mais depuis il y a d’autres tremblements de terre et tsunamis qui ont très certainement produit le même effet : les gens parlent autour d’eux de leurs émotions en lien avec l’événement, transmettent et interprètent les émotions des autres, etc.

Dans les médias, quelques traces de ce partage émotionnel en marge d’événements marquants sont repérables. Il s’agit d’un partage « médié », où le scripteur raconte, décrit, rapporte les émotions des gens qu’il observe ou interroge au sujet d’un événement. Quelques exemples de description d’événements permettent de montrer que leur représentation discursive passe souvent par la représentation des émotions. On peut à juste titre se demander si on a affaire à une véritable remémoration d’événements, ou plutôt à une remémoration d’émotions, fussent-elles postérieures à

l'événement en tant que tel (à moins qu'elles ne soient partie prenante de l'événement et de sa construction discursive) :

[...] *des gens qui courent affolés* le long des rues, poursuivis par des nuages de fumée blanche. (le 11 septembre; *Libération*, 12 septembre 2001)

D'un bout à l'autre de cette agglomération de plus d'un million d'habitants, chacun a cru que l'explosion venait de se produire dans sa propre rue. *Affolés* les gens sont sortis dans la rue. Et là ils ont vu, au sud de la ville, un champignon de fumée rouge orangée monter vers le ciel. (l'explosion d'AZF; *Le Temps*, 22 septembre 2001)

L'empathie émotionnelle est couplée à l'évaluation des événements (Levine *et al.* 2005, Rimé 2005), sous-tendue par la dichotomie polarité positive / polarité négative, largement utilisée pour définir les émotions. Si les deux polarités donnent lieu à du partage émotionnel, la liste des émotions le plus fréquemment partagées est dominée par les émotions négatives : culpabilité, mépris, peur, colère, surprise, tristesse, dégoût, joie, intérêt, honte (Rimé 2005 : 90).

Il n'est dès lors par surprenant de voir que les émotions partagées autour d'événements marquants de l'actualité sociale et médiatique plus ou moins récente (au-delà d'une certaine propension au scandale des médias) oscillent entre peur et colère¹⁰. Les événements liés aux risques alimentaires sont particulièrement concernés par ce genre d'articulation, comme le montrent les extraits de forums et d'articles de presse ci-dessous :

Enfin, bien sûr, et comme pour les semences *OGM* (janvier 2008, réactions à « La viande clonée sans risques pour la consommation », *Le Figaro*)

– l'une des dernières fois où l'on nous a endormis, ça a donné *la vache folle* : « mais non, les vaches aiment manger des farines animales ! ».

Après la vache folle anglaise, voici le porc irlandais (décembre 2008, réactions à « Alerte au porc irlandais », *Libération*)

Entre comparaison (*comme*) et chronologie (*après, l'une des dernières fois*), les internautes rappellent des événements ayant produit des dégâts sanitaires et ainsi manifestent leur incrédulité, leur méfiance ou leur colère envers les décideurs ou les discours officiels. On constate donc que l'événement joue un rôle important à ce niveau et que, au final, noms propres et émotions se rencontrent en marge des événements.

10. La distinction entre émotion intrinsèque (thème, sens propre à l'événement ou objets l'accompagnant comme des armes) et émotion extrinsèque à l'événement (antérieure, due à un autre événement) pourrait permettre d'aller plus loin et d'affiner l'analyse des émotions accompagnant la remémoration d'un événement.

Posté par libegafr le 17 décembre 2009 10 h 07.

Anna Alter se garde bien de parler du squalène, du mercure, etc. qui se trouvent dans les vaccins. Ce qui pose problème ce sont les conséquences à LONG terme et les maladies auto-immunes invalidantes (voir ce que le squalène fait aux rats ... !). Demandez-vous pourquoi les États-Unis interdisent des vaccins autorisés en France, pourquoi la ministre de la Santé en Pologne (qui est médecin) ne veut pas vacciner sa population, pourquoi moins de 30 % du personnel médical est vacciné, pourquoi les labos ont obtenu de ne pas être poursuivis en cas d'effets secondaires, etc. Souvenez-vous du *nuage de Tchernobyl* qui s'est arrêté à la frontière, du *sang contaminé*, etc... (Marianne, 18 décembre 2009)

C'est sans doute comme le *nuage de tchernobyl*, les polluants ne passent pas la frontière, c'est bien connu !!!

c'est comme pour *tchernobyle*, le gouvernement nous dit que c'est au bout de vingt ans de nourriture gavée de dioxine. (décembre 2008, réactions à « Alerte au porc irlandais », *Libération*)

Se remémore-t-on l'événement ou l'émotion en fin de compte ? Car l'émotion peut se confondre avec l'événement dans certains discours :

La peur frappe chez nous, continuait Newsday (au sujet du 11 septembre 2001).

Où être créatrice d'événements, comme dans l'exemple ci-dessous, où la peur est un des déclencheurs de l'action sociale au sein de la famille :

Lola et Louise ont peur de leur père (écrits des travailleurs sociaux).

L'émotion est-elle le garant de la mémoire événementielle ? Ne contribue-t-elle pas, au fil du temps, à enrichir le sens du nom propre qui vient à désigner un événement ?

Bilan : sens et mémoire, un aller-retour

Les objets dont traite cet article sont multiples sans pour autant être véritablement hétérogènes ou disparates. En effet, sens et mémoire se rencontrent, et noms propres et émotions fonctionnent de pair. On peut reprendre sous forme de brève synthèse les observations faites ci-dessus. D'une certaine manière, le nom propre est un produit mémoriel, qui accumule des informations sémantiques au fil des discours et plus particulièrement lorsqu'ils passent d'un cadre individuel d'utilisation à un cadre collectif qui les dote d'un statut historique. Le discours est ainsi un véhicule de la mémoire et lieu de production de sens. Dans un autre ordre d'idées, l'émotion est à l'origine de mécanismes de production de sens mais aussi de mémorisation (ou oubli). Elle est aussi génératrice de discours, dans le processus de partage social, où le discours assure la circulation et la transmission des émotions. Le discours, les émotions, etc. font sens et influent

ensuite la remémoration (Reisberg et Heuer 2004 : 32). Au bout du circuit, lorsque l'émotion concerne des événements localisés à l'aide de toponymes, par exemple, le nom propre emmagasine ces discours et aussi des traits émotionnels qui viennent avec et qui finissent par constituer l'identité sémantique de ces noms.

Au travers de ce circuit, on perçoit une partie du mécanisme de construction du sens, qui s'appuie de fait sur deux dynamiques : mémorielle et émotionnelle. En même temps, comme le sens semble indispensable à certains processus mémoriels, on peut parler de co-construction : la mémoire, dans le cadre des pratiques langagières quotidiennes, valide et institue le sens. Dans le même esprit de co-construction, l'individuel et le collectif se rencontrent ; en effet, la mémoire semble nécessiter le support du potentiel individuel, même si elle s'insère dans un cadre social collectif, comme le souligne Halbwachs.

Georgeta Cislaru

Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 – Syled-Cediscor

Références

Akin, S. (dir.), 1999, *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, Rouen, Presses de l'Université de Rouen.

Brédart, S., Brennen, T., Delchambre, M., McNeill, A. et Burton, M., 2005, « Naming Very Familiar People : When Retrieving Names is Faster than Retrieving Semantic Biographical Information », *British Journal of Psychology*, n° 96, p. 205-214.

Burke, A., Heuer, F. et Reisberg, D., 1992, « Remembering Emotional Events », *Memory & Cognition*, vol. 20, n° 3, p. 277-290.

Calabrese Steimberg, L., 2009, « Nom propre et dénomination événementielle : quelles différences en langue et en discours ? », *Corela*, vol. 7, n° 1, <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=173>.

Carassa, A. et Colombetti, M., 2009, « Joint Meaning », *Journal of Pragmatics*, vol. 41, n° 9, p. 1837-1854.

Christianson, S.-A. (dir.), 1992, *The Handbook of Emotion and Memory. Research and Theory*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum.

Cislaru, G., 2005, *Étude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française, avec référence à l'anglais, au roumain et au russe*, Thèse en Sciences du Langage, Université Paris 3.

—, 2008, « L'intersubjectivation comme source de sens : expression et description de la peur dans les écrits de signalement », *Les Carnets du Cediscor*, n° 10, p. 117-136.

—, 2010, « Les constructions allocentrées : une description sémantico-énonciative », dans Fr. Neveu, V. Muni Toke, Th. Klingler, J. Durand, L. Mondada et S. Prévost (dir.), *Actes du 2^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, Nouvelle Orléans, DOI : 10.1051/cmlf/2010231.

Cislaru, G. et Lecolle, M., 2009, « Noms propres de lieux habités, espace et temporalité », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n° 25-26, p. 121-135.

Cohen, N. J. et Squire, L. R., 1980, « Preserved Learning and Retention of Pattern Analyzing Skill in Amnesia : Dissociation of Knowing How and Knowing That », *Science*, n° 210, p. 207-209.

Courtine, J.-J., 1994, « Les tissus de la mémoire : quelques perspectives de travail historique dans les sciences du langage », *Langages*, n° 114, p. 5-12.

Delhi, L., Brennen, T., 2009, « Does Retrieval-Induced Forgetting Occur for Emotional Stimuli ? », *Cognition & Émotion*, vol. 23, n° 6, p. 1056-1068.

Ellis, H.D., Quayle, A.H. et Young, A.W., 1999, « The Emotional Impact of Faces (But Not Names) : Face Specific Changes in Skin Conductance Responses to Familiar and Unfamiliar People », *Current Psychology*, vol. 18, n° 1, p. 88-97.

Ehrlich, M.-F., 1994, *Mémoire et compréhension du langage*, Lille, Presses universitaires de Lille.

Finkenauer, C., Gisle, L. et Luminet, O., 1997, « When Individual Memories Are Socially Shaped : Flashbulb Memories of Sociopolitical Events », dans J. W. Pennebaker, D. Paez et B. Rimé (eds), *Collective Memory of Political Events*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum, p. 191-207.

Fleury, L., 2007, « Maurice Halbwachs, précurseur d'une sociologie des émotions », dans B. Péquignot (dir.), *Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion*, Paris, L'Harmattan, p. 61-98.

Gary-Prieur, M.-N., 1994, *Grammaire du nom propre*, Paris, PUF.

Halbwachs, M., 1947, « L'expression des émotions et la société », Publication posthume, *Échanges sociologiques*, Paris, Centre de documentation universitaire.

—, 1975 [1925], *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris-La Haye, Mouton.

—, 1950, *La Mémoire collective*, Paris, PUF.

Johnson-Laird, P. N., 1983, *Mental Models : Toward a Cognitive Science of Language, Inference and Consciousness*, Harvard, Harvard University Press.

Jonasson, K., 1994, *Le Nom propre : Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

Kekenbosch, C., 1994, *La Mémoire et le Langage*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».

Krieg-Planque, A., 2009, « À propos des “noms propres d'événement”. Événementialité et discursivité », *Les Carnets du Cediscor*, n° 11, p. 77-90.

Lecolle, M., 2009a, « Éléments pour la caractérisation des toponymes en emploi événementiel », dans I. Evrard, M. Pierrard, L. Rosier et D. Van Raemdonck (dir.), *Les sens en marge. Représentations linguistiques et observables discursifs, actes du colloque international de Bruxelles, 3-5 nov. 2005*, Paris, L'Harmattan, p. 29-43.

—, 2009b, « Changement de sens du toponyme en discours : de *Outreau* “ville” à *Outreau* “fiasco judiciaire” », *Les Carnets du Cediscor*, n° 11, p. 90-106.

Levine, L. J., Whalen, C. K., Henker, B. et Jamner, L. D., 2005, « Adults Looking Back on September 11, 2001 : Appraised Impact and Memory for Emotions in Adolescents and Adults », *Journal of Adolescent Research*, n° 20, p. 497-523.

Moirand, S., 2003, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », dans A. Cassanas, A. Demange, B. Laurent, et A. Lecler (dir.), *Dialogisme et nomination*, Montpellier, Presses de l'Université Montpellier 3, p. 27-61.

—, 2007, *Les Discours de la presse quotidienne*, Paris, PUF.

Molino, J., 1982, « Le nom propre dans la langue », *Langages*, n° 66, p. 5-21.

Oatley, K., Johnson-Laird, P. N., 1998, « The Communicative Theory of Emotions », dans J. M. Jenkins, K. Oatley et N. L. Stein (eds), *Human Emotions. A Reader*, Malden-Oxford, Blackwell, p. 84-97.

Origgi, G., 2005, « Narrative Memory, Episodic Memory and W.G. Sebald's Idea of Memory », *Lunch Seminar J. Nicod*, http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/docs/00/05/94/76/PDF/Gloria_Origgi_Memory.pdf.

Otten, L. J., Quayle, A. H., Akram, S., Ditewig, T. A. et Rugg, M. D., « Brain Activity before an Event Predicts Later Recollection », *Nature Neuroscience*, vol. 9, n° 4, p. 489-491.

Paveau, M.-A., 2006, *Les Prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

—, 2008, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique*, n° 86, p. 23-35.

—, 2009, « De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille », *Les Carnets du Cediscor*, n° 11, p. 137-150.

Pennbaker, J. W. et Banasik, B. L., 1997, « On the Creation and Maintenance of Collective Memories : History as Social Psychology », dans

- J. W. Pennebaker, D. Paez et B. Rimé (eds), *Collective Memory of Political Events*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum, p. 3-19.
- Pennebaker, J.W., Paez, D. et Rimé, B. (eds), 1997, *Collective Memory of Political Events*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum.
- Reisberg, D. et Heuer, F., 2004, « Memory for Emotional Events », dans D. Reisberg et P. Hertel (eds), *Memory and Emotion*, Oxford, Oxford UP, p. 3-41.
- Ricoeur, P., 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Rimé, B., 2005, *Le Partage social des émotions*, Paris, PUF.
- Rimé, B. et Christophe, V., 1997, « How Individual Emotional Episodes Feed Collective Memory », dans J. W. Pennebaker, D. Paez et B. Rimé, (eds), *Collective Memory of Political Events*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum, p. 131-146.
- Rosenfield, I., 1994 [1988], *L'Invention de la mémoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».
- Shank, R. et Abelson, R., 1977, *Scripts, Plans, Goals and Understanding*, New Jersey, L. Erlbaum and associates.
- Schmidt, S. J., 2007, *Pour une réécriture du constructivisme. Histoires et discours*, Paris, L'Harmattan.
- Tamba, I., 2005, *La Sémantique*, Paris, PUF.
- Tobias, B. A., Kihlstrom, J.-F. et Schacter, D. L., 1992, « Emotion and Implicit Memory », dans S.-A. Christianson (ed.), *The Handbook of Emotion and Memory. Research and Theory*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum, p. 67-92.
- Tulving, E., 1972, « Episodic and Semantic Memory », dans E. Tulving et W. Donaldson (eds), *Organization of Memory*, New York, Academic Press, p. 381-403.
- Uttl, B., Otha, N. et Siegenthaler, A.L. (eds), 2006, *Memory and Emotion. Interdisciplinary Perspectives*, Malden, MA – Oxford, UK – Carlton, AU, Blackwell.
- Valentine, T., Brennen, T. et Brédart, S., 1996, *The Cognitive Psychology of Proper Names. On the importance of being Ernest*, London-New York, Routledge.
- Van Langendonck, Willy, 2007, *Theory and Typology of Proper Names*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter.
- Veniard, M., 2009, « La dénomination propre la guerre d'Afghanistan en discours : une interaction entre sens et référence », *Les Carnets du Cediscor*, n° 11, p. 61-76.
- Warrington, E. K. et McCarthy, R. A., 1987, « Categories of Knowledge : Further Fractionations and an Attempted Integration », *Brain*, n° 110, p. 1273-1296.